

INGESTE

Des mots pour briser la chape du silence

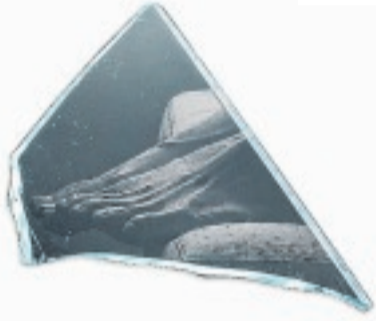
Tabou, l'inceste est pourtant partout. Selon les dernières estimations, près de 7 millions de Français, soit une personne sur dix, et ceci dans tous les milieux sociaux, en ont été victimes. C'est aussi deux enfants au moins par classe. Sidérants, ces chiffres, que certains pensent pourtant sous-estimés, comme les témoignages bouleversants qui abondent ces jours-ci sur Twitter, appellent une réaction forte des pouvoirs publics : il ne s'agit plus cette fois seulement de libérer la parole, mais bien... d'y répondre. "Face à l'inceste" réclame ainsi une modification de la loi, pour que l'enfant victime n'ait plus à prouver qu'il n'était pas consentant. C'est aussi le sens de la proposition de loi adoptée hier à l'unanimité au Sénat. Pour son auteur, la centriste Annick Billon, il s'agissait là de poser dans le droit "un nouvel interdit : celui de tout rapport sexuel avec un mineur de 13 ans". Une volonté cependant douchée par le garde des Sceaux Éric Dupond-Moretti pour qui toute modification de la loi pénale "doit être envisagée avec détermination mais prudence" et après "un travail de consultation avec les associations". Celui-ci sera engagé "dès la semaine prochaine" avec le secrétaire d'État à l'Enfance, Adrien Taquet, tandis que la commission d'enquête sur l'inceste, après la démission d'Elisabeth Guigou, élaboussée par l'affaire Duhamel, attend une nouvelle présidence. D'autres textes sont également en préparation à l'Assemblée nationale, dont celui de la députée marseillaise LREM Alexandra Louis. Hier enfin, le frère de Camille Kouchner a été entendu par la Brigade de protection des mineurs (BPM) dans le

cadre de l'enquête ouverte par le parquet de Paris pour "viols et agressions sexuelles par personne ayant autorité sur mineur de 15 ans". L'enquête vise à vérifier si les faits sont prescrits et "identifier toute autre victime potentielle". Le signe que les choses bougent enfin ?

Chez les victimes, l'attente est en tout cas immense. "La justice manque terriblement de moyens", soupire ainsi Loïc (lire ci-dessous). Dans son affaire, depuis deux ans, les dizaines de cassettes vidéo saisies au domicile de son père n'ont toujours pas pu être exploitées... faute du caméscope nécessaire pour les lire! "On sait que beaucoup de victimes sortent du déni à l'âge adulte, tard, parfois après les 30 ans de prescription", pose aussi Nina. Abolir la prescription, "c'est donc la plus grande justice qu'on peut faire aux victimes, qui porteront les séquelles de cet inceste toute leur vie". "C'est un crime contre l'humanité, je veux qu'il soit imprescriptible", renchérit également Anne. Pour les associations, il est enfin nécessaire d'instaurer une vraie prévention, en formant les professionnels travaillant au contact d'enfants (enseignants, éducateurs, soignants) à traduire chez eux certains signaux d'un abus sexuel. Une prévention qui concerne chaque membre de la société.

Au CAIPP, depuis la parution de *La Familia grande*, la fréquentation des groupes de parole a bondi de 30%. Ce besoin de dire "pour les autres, ceux qui n'en ont ni les ressources, ni l'énergie vitale", quatre victimes l'expriment aujourd'hui dans *La Provence*.

Delphine TANGUY et Sabrina TESTA



“

"Pas un jour ne passe sans que j'y pense"

”

Anne, 41 ans, enseignant chercheur, Bouches-du-Rhône

“

"Ce pantalon qui nous hante, c'était celui de papa."

”

Céleste, 41 ans, médiatrice Paris

À l'école, j'ai toujours été insupportable. J'étais "l'enfant qui va mal", mais quel prof est formé à traduire ce mal-être ? À la maison, je me suspendais au balcon, je voulais mourir. Ma sœur me rattrapait. Dans cette famille à l'aise financièrement - mon père était entrepreneur, ma mère, infirmière libérale - qui pouvait comprendre ce que je voulais dire, avec mes mots d'enfant, quand je disais, "Je ne veux pas aller laver la voiture avec papa, je ne veux pas ranger la cave" ? Personne n'a entendu. Ce mal-être, je l'ai entraîné à l'adolescence, je fuguais, je me mettais en danger, j'ai eu des troubles alimentaires, consommé beaucoup de drogue. Et je ne savais pas pourquoi j'étais si mal, car mon cerveau avait tout oublié.

C'est enceinte, à 24 ans, que des flashes ont commencé à revenir. Je suis dans le garage, et je vois... un pantalon. "Qu'est-ce que c'est que ce pantalon ?" j'ai demandé à ma sœur. Et là, c'est fou, elle me dit : ce pantalon, ce flash, je l'ai aussi. Petit à petit nous avons compris que ce pantalon, c'était une fellation qui nous avait été imposée. Mais ce n'est qu'à 35 ans, en thérapie familiale, que nous avons compris que ce pantalon qui nous hantait, ce pédophile, c'était notre père. Jusque-là, c'est comme si nos pensées étaient figées, mais lorsque tu admetts que tu as été victime, alors, les souvenirs remontent. C'est ce qui est arrivé pour nous.

Dans les groupes de parole, avec le CAIPP (lire par ailleurs), j'ai aussi trouvé de l'aide, compris que ces images, ce n'était pas que dans ma tête mais bien la réalité. Mais j'ai attendu mes 35 ans pour porter plainte contre mon père. Ce qui m'a fait du bien aussi, quand j'ai porté plainte, c'est ce gendarme qui m'a écoutée, et qui m'a crue : un gendarme, c'est déjà un peu la loi, non ? Il y a eu confrontation, mon père a tout nié et ça a été classé sans suite : pas de preuves ! Il a continué sa vie, quoi. Depuis, ma sœur n'est que colère, en dépression, elle ne peut pas avancer. Moi, j'ai changé mon nom, quand le nouveau mari de ma mère nous a adoptés, ma sœur et moi, et mon prénom plus récemment pour reprendre le contrôle de ma vie. En juillet, j'ai reçu ma nouvelle carte d'identité."

Propos recueillis par D.Ta.



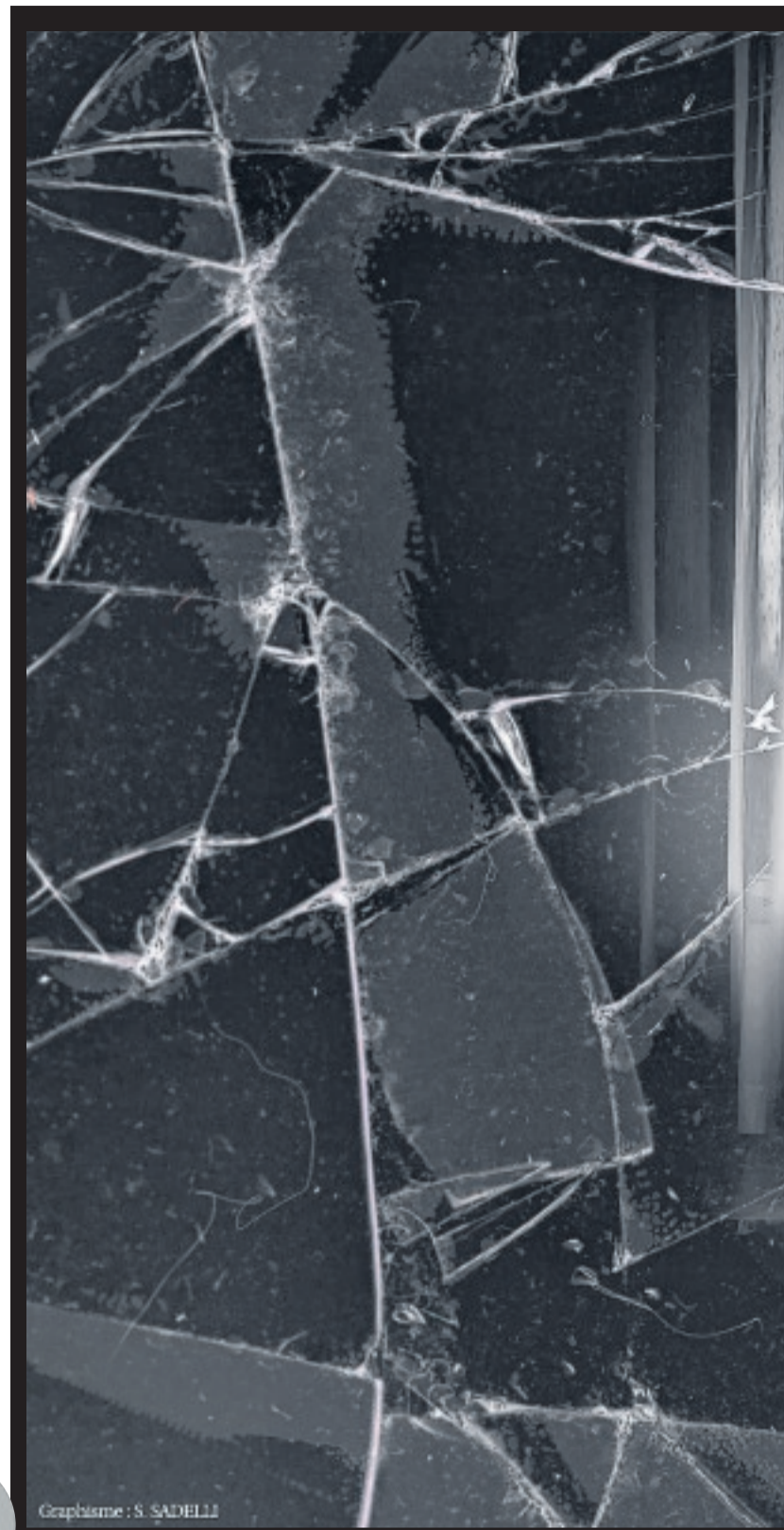
En ce moment, il y a une fenêtre qui permet l'expression d'une parole, avec le livre de Camille Kouchner - je la remercie de mettre ce drame à l'agenda politique et sociétal, de pointer le déni de la société, l'omerta des familles - et ces articles qui sortent : je suis très enthousiaste et aussi super en colère, parce que tout ça ne sort que maintenant ! Mais j'ai envie de parler, pour ceux qui ne peuvent pas le faire. Car le poids du silence sur l'inceste, il est destructeur. "C'est bon, c'est passé", m'avait dit ma mère... Non, ce n'est pas "passé" ! Même si aujourd'hui je suis heureuse, avec un mari qui m'aime, une fille adorable, des amis et un bon métier, il n'y a pas un jour sans que j'y pense.

Je ne sais pas quand ça a commencé : j'avais peut-être 5 ou 6 ans. On habitait une petite maison, à la ferme, en Bretagne, on dormait tous dans la même pièce, les enfants, moi, ma sœur et nos deux frères, autour du lit de nos parents. Ça s'est passé là, pendant la sieste, quand ma mère n'était pas là. Mon père se mettait derrière moi, en cuiller, il y avait des attouchements et il me demandait aussi d'embrasser son sexe. Le premier souvenir, c'est ma sœur qui me demande : "Qu'est-ce qu'il te fait, papa ? S'il recommence, tu viens me le dire." C'est grâce à ma sœur que je n'ai pas de mémoire traumatique : à partir du moment où elle dit que ce qui m'arrive, ce n'est pas "bien", je m'en souviens. Elle a 12 ans de plus que moi et je comprends, plus tard, qu'elle a vécu bien pire que moi encore...

Ce père, je le haïssais, car je l'aimais encore. J'avais des envies de meurtre, souvent : dans une ferme, le danger est présent. Il y a cette fosse à lisier qu'il nettoie et où il peut rester, de la mort-aux-rats... Mais en surface, je vais bien, je suis super-sociable, on ne peut rien détecter.

Ça s'est arrêté pour moi lorsqu'un jour, dans une dispute, ma sœur l'a menacé d'un couteau. C'est elle, aussi, plus tard qui a dit à ma mère ce qu'il nous avait fait : je me souviens, j'étais à la maison, recroquevillée sur mon lit, et maman arrive. "Qu'est-ce qui s'est passé ?" elle me demande. J'ai dit que je ne voulais plus en parler et du coup... on n'en a plus parlé. Ensuite, je pars dans le sud de la France pour mes études, et je coupe peu à peu les ponts avec mes parents.

À ce moment, avec les garçons, je suis dans des relations où je ne m'accorde pas de valeur, je suis de la viande, mon corps n'a pas d'importance. Avec l'un de mes frères et ma sœur, on est fusionnels, et un jour on appelle les parents pour leur dire adieu. Je devais avoir 22-23 ans, à ce moment-là. On a demandé à notre mère de partir, de quitter notre père : il est cultivé pour son milieu, fort, présentable, imposant, gentil pour l'extérieur mais impulsif avec nous, avec ses animaux, très maltraitant. Elle lui est complètement soumise. Pour moi, c'est inimaginable qu'une mère, apprenant ce que ses enfants ont subi, reste avec leur agresseur ! Mais elle est restée avec lui, oui. "Je ne sais pas pourquoi ça nous arrive", m'a-t-elle dit un jour. Nous arrive ! Euh, non maman... À 27 ans, j'ai porté plainte contre lui. C'était un an avant la pres-



cription ; pour ma sœur, c'était trop tard. Il y a eu confrontation, dans un petit bureau, à la gendarmerie de leur commune : je lui ai dit qu'il était une merde humaine. Il a avoué et puis il a nié, les gendarmes l'ont gardé pendant 24 h, mais il n'y avait pas de preuves, ils étaient fous de ne pas avoir pu le coincer !

Moi, je n'attendais pas une réparation par la réponse judiciaire - je me sentais aussi coupable de me dire qu'il irait peut-être en prison, qu'allait-il lui arriver là-bas ? - mais cela fait partie je crois d'un parcours de reconstruction. Aujourd'hui, avec ma sœur et mon frère, cela fait plus de dix ans que nous n'avons pas vu nos parents. Ils ne connaissent pas leurs petits-enfants. Ma mère a Alzheimer, je crois. Une fois, je suis allée taguer leur terrasse, dans leur village : "Voleur", j'ai écrit, ça m'a fait du bien. Aujourd'hui, j'ai un nouvel élément qui permettrait peut-être de rouvrir le dossier, mais j'hésite, je pense à toute l'énergie que cela va me prendre..."

D.Ta.

“

"Enfin, j'ai compris que je n'étais pas fou"

”

Loïc, 34 ans, ingénieur, Paris

Mon père était directeur commercial, on était aisés. Cela n'a sûrement pas aidé à voir les signes que quelque chose n'allait pas... Et pourtant, j'ai été un petit garçon tout le temps malade, des maux de ventre terribles. On m'a même opéré de l'appendicite, mais mon appendice allait bien ! Mon adolescence est terrible, je suis profondément dépressif. Ma petite sœur, elle, a été anorexique, elle a fait des tentatives de suicide. J'avais 5 ans quand mon père a commencé à s'attacher à moi, 12 quand il a cessé, mais m'a aussi rejeté : ce qui l'intéresse, ce sont les petits garçons avant la puberté. Les petits garçons en uniforme de scout, particulièrement. Il collectionnait leurs photos, il me demandait de les trier avec lui, je pense aujourd'hui qu'il aurait voulu que je partage son fantasme, pour maintenir son emprise. La meilleure garantie du silence... Il était pédophile, c'est une évidence. Mais dans le huis clos de la famille, vous partez du principe que vos parents vous aiment et que c'est donc pour cela qu'ils vous font... ce qu'ils vous font. Moi, j'ai l'impression que mon enfance commence en 1998, avec la Coupe du monde : avant, il n'y a rien.

Puis, je deviens papa. Je suis en train de changer mon fils quand des images de viol me reviennent. Pour moi, c'est terrible : est-ce que je suis un monstre de voir ces images-là, que disent-elles de moi ? Déjà que toute ma vie je me suis demandé si j'étais fou... Un cauchemar que je fais depuis l'enfance revient : je vois un velux, le ciel bleu derrière, je suis